

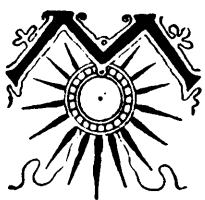


LE RÉV. P. A. MCGARRY
SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE SAINT-LAURENT

Le R.P. McGarry est né à Margaree, Cap Breton, et est âgé de quarante-neuf ans. Il fit ses premières études au collège d'Antigonish, Nouvelle-Ecosse, son cours classique à Saint-Laurent et son cours de théologie à la maison-mère de la Côte-des-Neiges. Ordonné prêtre en 1875, il est resté depuis attaché au collège de Saint-Laurent, d'abord comme préfet des études,—position qu'il a occupée pendant quinze ans,—puis subséquemment comme professeur de philosophie, jusqu'au 1er de mars 1874, alors qu'il fut élevé à la haute charge de supérieur.

Le R.P. McGarry est un savant et un linguiste de renom, et parle également bien les deux langues. De nationalité irlandaise, il est, sous ce rapport, le type de cette gentillesse si caractéristique de sa race.

DEUX VICTIMES



LE Blanche de Villemire était une charmante jeune fille qui venait d'atteindre sa dix-huitième année. Noble, distinguée, charitable autant que belle, elle avait su captiver l'attention d'un jeune officier de l'armée

qui, du reste, était bien vu de la jeune fille.

Alfred de Mirepont, âgé de vingt-cinq ans, était le fils d'un colonel français qui avait joué un rôle important dans la conquête de l'Algérie et avait trouvé la mort sur le champ d'honneur.

Le jeune Alfred, désireux d'embrasser la carrière de son père, était entré à l'Ecole polytechnique à l'âge de dix-neuf ans, et au mo-

ment où nous le rencontrons pour la première fois, il venait d'en sortir avec le grade de lieutenant. Tout en héritant des goûts et des talents militaires de son père, Alfred possédait encore les hautes qualités du vieux colonel ; brave jusqu'à la témérité, noble et énergique, il aimait la France d'un amour véritable.

Comme on peut le voir par ce court tableau, Alfred de Mirepont était bien digne de la noble demoiselle Blanche de Villemire.

L'estime et l'admiration qu'éprouva d'abord le jeune officier à l'égard de la jeune fille se changèrent bientôt en un amour vif et sincère.

De son côté, Blanche était trop noble pour ne pas payer de retour ce jeune homme doué de si belles qualités et qui l'aimait si sincèrement.

Aussi, après six mois d'un amour inaltérable, Blanche de Villemire et Alfred de Mirepont se fiancèrent, au grand contentement des parents ; mais on retarda le mariage à l'hiver.

Hélas ! pauvres jeunes cœurs, ils ignoraient les terribles secrets de ce sombre mystère qu'on nomme : l'Avenir !

* *

Un mois après les fiançailles, un malheur affreux vint fondre sur ces deux innocentes victimes et faire évanouir leurs rêves de bonheur. On était au mois de septembre de l'année 1853, la France et l'Angleterre venaient de déclarer la guerre à la Russie.

En même temps que cette triste nouvelle, Alfred de Mirepont apprit que le 40^e régiment de l'infanterie de ligne, auquel il appartenait, devait faire partie de l'expédition. Cette nouvelle affreuse frappa le jeune officier comme d'un coup de foudre. Il hésita d'abord, et, pour la première fois, il trembla. Si la guerre avait éclaté un an avant, alors il n'eut pas reculé, il eut été heureux de se dévouer, mais

maintenant que l'amour s'était emparé de son cœur, il sentait qu'une puissance le retenait.

Se séparer de sa fiancée lorsqu'il était sur le point de voir la réalisation de tous ses rêves ? Mais c'était horrible ! inhumain !

D'un autre côté il voyait la France qui l'appelait et son cœur de soldat tressaillait à cette pensée. Alors une lutte affreuse se passa dans l'âme du jeune homme. Lutte noble, guidée par l'amour. Mais après quelques moments d'hésitation, Alfred résolut de tout sacrifier pour sa patrie, et la douleur dans l'âme, il s'écria :

—La France a besoin de moi, eh ! bien, j'irai où elle m'appelle et je quitterai pour elle, ma fiancée, ma douce Blanche, que j'aime le plus cordialement après Dieu et toi, ô belle France !

Quant à la pauvre Blanche, elle faillit s'évanouir en apprenant cette nouvelle ; mais comme son digne fiancé, elle possédait une énergie à toute épreuve : sa défaillance fut de courte durée. Sans doute elle souffrait beaucoup, mais surmontant sa faiblesse, elle fit son sacrifice, car elle aussi aimait la France.

Le jour du départ d'Alfred, sur le point de le quitter, elle lui dit ces paroles aussi nobles que courageuses :

—Cher Alfred, tu sais comme je t'aime, et tu sais aussi quel bonheur nous aurions goûté, si cette funeste guerre n'était venue détruire en un instant nos rêves d'avenir. Mais aujourd'hui un devoir impérieux t'appelle loin de moi ; tu dois obéir. Avant de m'appartenir, souviens-toi que tu te dois à la France. Eh ! bien, elle a besoin de toi, il lui faut des braves comme toi, réponds à son appel et reviens vainqueur. Il me semble qu'à ton retour tu me paraîtras encore plus illustre. Si toutefois, ajouta-t-elle en tremblant, tu dois tomber au champ d'honneur, alors ce sera à moi de mourir et je te jure que j'irai là-bas en Crimée, me sacrifier au soulagement des blessés français, jusqu'à ce que Dieu mette fin à mon martyre, car, toi mort, la vie est un martyre pour moi. Mais chassons ces idées sombres ; pars, Alfred, et reviens vainqueur.

Encouragé par ces paroles venant tout à la fois d'un cœur aimant et patriotique, le jeune officier prit la main de sa fiancée, et après un instant d'hésitation, il lui donna le premier baiser qui devait être le dernier.

—Au revoir, dit-il, et ne m'oublie pas !

* *

Hélas ! les craintes de Mlle de Villemire n'étaient que trop bien fondées. Dès son arrivée en Crimée, Alfred de Mirepont fut un de ceux qui eurent l'honneur de prendre part au premier engagement. Il fut en même temps, un des héros qui les premiers arrosèrent de sang français les vastes plaines de la Crimée. Au milieu de l'engagement, le régiment dont Alfred faisait partie fut désigné pour charger à la baïonnette. Alors, le jeune officier, ivre d'acharnement, se plaça devant sa compagnie, et l'épée levée, il cria à ses soldats :

—Amis, en avant ! Souvenez-vous de la France !...

Il n'en dit pas davantage ; une balle ennemie le frappa au cœur et il tomba vomissant le sang à pleine bouche. Un de ses camarades l'ayant vu tomber, s'élança pour le secourir ; s'étant approché de lui, il ne put qu'entendre ces mots :

—Mon Dieu ! Pauvre Blanche !...

Et ce fut tout. C'était le cri du fervent chrétien et de l'amant fidèle.

* *

A Paris, la pauvre Blanche se mourait d'inquiétude. Chaque jour, elle attendait quelque